

Cinéma québécois 2012 **Ce qu'il reste de nous**

Charles-Henri Ramond

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2013). Cinéma québécois 2012 : ce qu'il reste de nous. *Séquences*, (283), 4–5.



Cinéma québécois 2012

Ce qu'il reste de nous

Si les faibles performances commerciales de notre cinéma sont bien réelles et ne sauraient être occultées, elles ne doivent toutefois pas être considérées comme le seul fait marquant de l'année. Dans ce court bilan, nous revenons dans un premier temps sur quelques caractéristiques d'une situation hors normes, avant de passer en revue une sélection de films de fiction qui, chacun à leur manière et à des degrés divers, auront marqué 2012.

Charles-Henri Ramond

Moins de 5% de part de marché, soit environ la moitié de la part dévolue ces dernières années à notre industrie, voilà ce qui résumera la performance des films de fiction québécois sortis en salles en 2012¹. Loin d'être une surprise – la chose étant plus que prévisible dès le milieu de l'année –, cette situation a pourtant donné lieu à une étonnante et incompréhensible sortie médiatique du président de l'Association des propriétaires de cinémas du Québec, commentée *ad nauseam* dans les médias. Certes, cette situation – inédite au cours de la dernière décennie – a de quoi inquiéter ou du moins doit faire réfléchir. Au lieu de jeter l'opprobre sur notre «cinéma d'auteur», comme le faisait la diatribe initiale, nous préférons voir cette situation comme un cas à part se résumant aux quelques chiffres suivants. Retenons en premier lieu la baisse importante de la quantité de films disponibles sur les écrans. Au total, l'industrie n'a généré «que» 27 fictions contre 37 en 2011 et 33 en 2010, soit une réduction de près du tiers du corpus annuel. De plus, notre cinéma a été quasiment invisible hors des grands centres urbains. Seulement 5 films ont eu droit à plus de 26 salles à leur première fin de semaine, comparativement à 14 en 2011 et 12 en 2010². La faible quantité de films disponibles dans un nombre de salles suffisamment conséquent, combinée avec la baisse du nombre total de sorties, est donc à notre avis en grande partie responsable des résultats enregistrés l'an dernier.

UNE POPULARITÉ À RÉINVENTER

En grande partie, mais pas en totalité. Outre la quantité, force est de constater que notre cinéma dit «commercial» n'a pas offert de proposition assez forte et rassembleuse pour attirer les foules. Confirmant leur difficulté à se réinventer, phénomène déjà constaté depuis quelques années déjà, nos productions continuent à se chercher un public dans un marché surchargé, où les spectateurs sont de plus en plus volatiles. Contrairement à ce que l'on avait vu en 2011 avec *Monsieur Lazhar*, *Starbuck* ou même *Café de Flore* et *Funkytown*, la plupart de nos productions d'envergure ont été – consciemment ou non – teintées par plusieurs sujets chauds ou par l'actualité (le complexe dossier judiciaire de *L'Affaire Dumont*, les scandales financiers pour *L'Empire Bo\$\$é*, la crise économique pour *Ésimésac*, la guerre en Palestine pour *Inch'Allah* ou l'environnement pour *Liverpool*). Est-ce une coïncidence si deux productions évoluant sur un registre différent furent les seules à tirer leur épingle du jeu? Le premier (*Omertà*) doit son succès à ses personnages connus et appréciés du public, issus d'un univers télévisuel de plus en plus présent, tant dans les sujets que dans le style de notre cinéma. Le second (*Les Pee Wee 3D*) a judicieusement réussi son mélange de bons sentiments et d'action faisant vibrer la corde sensible de notre passion pour le hockey.

Photo : **Rebelle**

CONFIRMATIONS ET SURPRISES

Plusieurs films ont eu droit aux honneurs dans les festivals et certains d'entre eux se sont même taillé une belle réputation hors de nos frontières. Trois ans après un premier film remarqué, Simon Galiero nous a de nouveau livré une belle leçon de plaisir cinématographique avec *La Mise à l'aveugle*, une étonnante et populaire petite *vue* qui met habilement en parallèle la froideur et la lucidité des univers – a priori opposés – que sont ceux de la finance et du jeu. Ne pouvant capitaliser sur sa présentation en ouverture du Festival du nouveau cinéma en raison d'une sortie tardive, le film de Galiero n'a pas eu l'attention méritée. Dans la foulée de sa trilogie remarquée, Bernard Émond nous a offert, avec *Tout ce que tu possèdes*, une œuvre âpre traitant sur un ton solennel de l'absence de repères dans une société de plus en plus tournée vers l'argent et ce qu'il peut acheter. Le public de fidèles au réalisateur fut au rendez-vous. Le retour de Sébastien Rose avec *Avant que mon cœur bascule* ne s'est pas fait sans heurts. Cette œuvre brute, pour ne pas dire brutale, montrant sans fard et sans artifices les moyens déployés par deux êtres désespérés pour se raccrocher l'un à l'autre, est filmée sans compromis, laissant entrevoir chez Rose, après un *Banquet* hirsute et prémonitoire, un statut affirmé de cinéaste de l'urgence. Venant confirmer son statut de chouchou à Cannes, *Laurence Anyways*, troisième opus d'un Xavier Dolan plus exubérant que jamais, aura permis à Suzanne Clément de remporter le prix d'interprétation féminine dans la section Un certain regard au Festival de Cannes. Dans un registre radicalement opposé, Simon Lavoie aura une fois de plus montré son talent de concepteur d'images avec l'adaptation de *Le Torrent* d'Anne Hébert, œuvre magistralement filmée dans laquelle l'auteur sera parvenu à montrer les tourments d'une âme et d'un corps meurtris, au fin fond d'un Québec rural noyé par les préjugés moraux et broyé par l'écrasante force de la nature.

TROIS FILMS MARQUANTS

En début d'année, un nouveau venu s'était ajouté à la liste des noms qu'il faudra suivre de près: Ivan Grbovic. Avec *Roméo Onze*, le jeune cinéaste d'origine serbe nous livre une immersion dans une communauté culturelle montréalaise d'une rare justesse, en plus de tracer un portrait touchant et sincère du passage à l'âge adulte d'un jeune handicapé. Chronique lumineuse optant pour la reconnaissance du droit à la différence, qu'elle soit culturelle ou physique, ce premier

long métrage fut sans aucun doute l'une des plus belles surprises de l'année. 2012

aura enfin permis à Rafaël Ouellet et à Kim Nguyen de percer au grand jour. Ces deux cinéastes, dont la carrière s'étend déjà sur plus d'une dizaine d'années, auront émergé de l'ombre en élargissant une popularité jusque là restreinte à une communauté de cinéphiles avertis. Avec *Camion*, son quatrième long métrage, Ouellet nous propose un regroupement familial tout en finesse et un portrait très juste de nous-mêmes, de notre temps et de notre société.

**Nos films voyagent de mieux
en mieux et pas seulement
dans les festivals. Ce contraste
avec la situation au Québec
nous force à la réflexion sur
l'état de notre marché...**

À l'heure d'écrire ces lignes, nous ne connaissons pas le gagnant de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Quel qu'en soit le résultat, *Rebelle* sera sans doute aux yeux de plusieurs le film québécois de 2012. Acclamé dans les festivals (Paris, Amsterdam, Pologne et Acadie, entre autres) et cité dans pratiquement tous les bilans annuels, le film de Kim Nguyen aura marqué les esprits. La résonnance obtenue à l'étranger par cette fable poétique abordant le drame des enfants soldats en Afrique vient confirmer du même coup la progressive internationalisation de notre industrie, dans ses sujets d'abord, mais également dans son empreinte sur d'autres marchés. À preuve, pour la première fois dans l'histoire récente, pas moins de six fictions québécoises ont eu droit à une distribution commerciale dans les salles françaises. Bien que ce fait d'armes doive être répété pour parler de tendance, il revêt une importance symbolique et prometteuse. Nos films voyagent de mieux en mieux et pas seulement dans les festivals. Ce contraste avec la situation au Québec nous force à la réflexion sur l'état de notre marché et sur la diffusion du cinéma et appelle *de facto* à la défense, contre vents et marées, de la diversité et de la richesse de notre cinématographie. ⁹

¹10,5% en 2007, 9,5% en 2008, 12,9% en 2009, 9,6% en 2010 et 10,6% en 2011. Source: Observatoire de la Culture et des Communications du Québec.

²Chiffres provenant de compilations personnelles de l'auteur.



Photo : *La Mise à l'aveugle* (à gauche) | *Roméo Onze* (à droite)